

Vide-grenier

Jeannie avait le choix : trois vide-greniers étaient programmés dans la région. Elle choisit le plus éloigné dans un patelin inconnu, histoire d'échapper aux éventuelles connaissances auxquelles elle voulait échapper. Depuis sa séparation d'avec Jean, elle fuyait celles et ceux qui par compassion la plaindraient, ou qui par malaise feindraient de l'ignorer. Le deuil n'était pas encore fait.

Elle enfila jean et T shirt et partit chiner.

Jeannie n'avait besoin de rien et peu d'argent à dépenser, mais cette activité était devenue dominicale, gratuite et, surtout, lui permettait de s'évader de sa noirceur d'âme.

Comme d'habitude, les cheveux gris et les permanentes fournissaient le gros des troupes de badauds. Les brocanteurs professionnels étaient déjà passés et peu d'étals attirèrent son regard. Elle déambula, ignorant les vêtements et jouets d'enfants, s'intéressant à quelque vaisselles dégarnies, méprisant le mauvais goût de certains portants où se balançaient de misérables leggings en polyester, chemisiers léopard ou vestes Johnny.

Lasse, elle finit par s'accouder à la buvette, commanda un Gini et promena son regard vers l'ensemble du marché. Quand, face à elle, un petit marchand lui fit signe en souriant.

- Tchou ! lui dit-elle en levant son verre.

Mais, à grands gestes, l'homme insistait et l'invitait à s'approcher. Petit, la soixantaine, en djellaba, l'homme l'accueillit les mains jointes et le buste courbé.

- On... on se connaît ? demanda Jeannie.

- Depuis longtemps, dit-il.

Il la fixait, immobile, silencieux, sourire aux lèvres.

Jeannie subit l'inconfort de la situation et voulut partir.

- Attends, attends...

Le marchand disparut dans son fourgon, en quête de quelque chose. Son étal proposait deux services à thé marocain, trois plateaux ciselés, quelques tapis du bled. Pas vraiment du vide-grenier, mais bon, cela lui permettait sans doute de récolter menue monnaie pour sa survie.

Il réapparut, dissimulant quelque chose dans son dos. Son sourire était désormais éclatant.

- Tu es ma fille ! affirma-t-il.

Interloquée, puis amusée, Jeannie se demanda quelle était cette nouvelle stratégie commerciale pour happer la clientèle. L'homme avait la voix aigüe, comme prit d'une mue tardive.

- Je ne pense pas, non, sourit-elle.

- Si si, tu es ma fille. Aïcha.

- Non, je m'appelle...

- Tu es née quand ?

Jeannie s'interdit de répondre à cette intrusion, lui dire que cela ne le regardait pas, qu'elle trouvait minable la manœuvre pour deviner son âge. Elle hocha la tête et sans un mot voulut s'éloigner.

- Tu es né en 2000.

Elle se figea, évita de se retourner, estimant qu'il était assez facile de repérer son âge. Mais quand même...

- En mai ! Le 12 mai.

Là, ça vrillait. Elle se tourna vers le petit homme, toujours enjoué.

- Mais comment... ?

Il rayonnait vraiment, puis, lentement, dévoila ce qu'il dissimulait.

Jeannie découvrit un petit tableau, tout de rouge habillé, un portrait de jeune femme d'à peu près son âge. Elle était vêtue à la maghrébine mais enrubannée dans un halo de fumée, telle un djinn sortant de sa lampe.

- Tu vois, tu es ma fille, insista le vieux maintenant hilare.

Jeannie observa le visage peint. Cette ressemblance était stupéfiante. Eut-elle posé pour le peintre que cette copie ne fut pas aussi parfaite. Elle se sentit défaillir, comment était-ce possible.

- Tiens, prends-le, dit-l'homme en lui tendant le portrait, il est à toi.

Elle accepta, statufiée, ne pouvant quitter des yeux la jeune femme qui, tel un miroir, lui faisait face.

Sans qu'elle s'en aperçoive, le petit marchand s'empressa de remballer son fourbi, se mit au volant et mit le contact de son fourgon. Le bruit du moteur la tira de sa torpeur :

- Mais, monsieur, c'est quoi ce... ?

- Ma fille, ma fille, répéta l'homme, tu es ma fille Aïcha. Elle est morte le 12 mai 2000.

Et il disparut.

Bernard Moëns, le 20/9/2024